

Une plaque
de verglas

Laura Belli-Riz

**Une plaque
de verglas**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08628-6

Chapitre 1

La pièce sans fenêtres était éclairée par la lumière diffuse et douce de lampadaires dispatchés un peu partout, chassant la lueur crue et froide des néons du plafond.

Christophe était assis au fond d'un petit fauteuil de la salle de repos, remettant au propre les notes prises lors d'une entrevue avec un patient, ajoutant quelques informations au passage. Tout ne pouvait pas être écrit au mot près. Certains jeunes s'appuyaient trop sur leurs notes, cherchaient à décortiquer la signification du moindre terme, mais ils n'étaient pas là pour faire des comptes rendus de réunions. Leur travail était avant tout l'écoute.

L'homme avait une silhouette douce, des épaules légèrement voûtées, des pattes d'oies aux coins des yeux, des cheveux mal coiffés et une barbe légère. Grisonnement précoce. 31 ans et quelque chose de la sagesse de l'âge dans le regard. Son front plissé trahissait une légère tension.

Deux collègues le rejoignirent avec trois mugs. Christophe releva les yeux de ses notes et fit tourner son stylo entre ses doigts, une fois, avant de

l'accrocher au rebord de son carnet qu'il posa sur l'accoudoir.

– Café tout frais, annonça Aurélie avec un sourire. Tu as encore des rendez-vous aujourd'hui ?

– Il m'en reste trois et un ajout de dernière minute.

– C'est chargé en ce moment.

Il prit le café que lui avait ramené sa collègue et plongea son nez dans sa tasse pour s'imprégner de l'odeur. Ce simple geste suffisait à le remettre d'aplomb. Il but une gorgée en regardant l'affiche sur le mur d'en face, de la prévention contre les maladies du travail. Ça avait fait doucement rigoler les collègues quand le responsable avait punaisé le papier près des casiers des psys.

– Comment ça va, avec Irène ?

Christophe passa sa main dans ses cheveux chaotiques, puis soupira avec un sourire indéchiffrable.

– Elle a récupéré ses affaires ce week-end.

– Sérieusement ? tança Ahmed.

– Elle n'a pas vraiment pris le temps de m'expliquer.

– Tu t'occupais assez d'elle ? questionna Aurélie avant de prendre une gorgée. Non, parce que ce ne serait pas la première relation que tu boussillerais pour ça.

– Tu as probablement raison, répondit Christophe avec détachement.

Ses collègues s'étaient adaptés à son air presque indifférent, qui pouvait être mal interprété. Certains y voyaient du mépris, mais il n'y avait pas une once de négatif en lui. Si Christophe ne semblait pas touché par les choses de la vie, tout était dans ce verbe, « sembler ». Pour autant, peu de collègues étaient en capacité de déchiffrer la teneur des émotions qu'il reléguait en arrière-plan. Tristesse ? Colère ? Soulagement ? Peut-être n'était-ce tout simplement pas la bonne ?

– Tu les fais toutes tomber, avec ton sourire de beau gosse, mais tu n'es pas fichu de les garder. C'est un peu la honte ! Même moi, j'ai été capable de passer la bague au doigt de ma femme...

– Ahmed, tu es vache. Il n'y peut rien s'il est handicapé des sentiments... On ne peut pas tout avoir !

Christophe émit un petit rire et avala son café. Il n'était pas câblé comme les autres. Il y mettait de la bonne volonté, mais pas suffisamment pour protéger ses relations. Irène avait attendu quelques mois qu'il daigne s'ouvrir et lui accorder plus de temps, ce qu'il n'avait pas su faire. Il songeait depuis longtemps à mettre sa vie amoureuse en pause. Ça ne ferait pas de mal aux autres, et ça lui laisserait peut-être le temps de réfléchir à lui-même et à ses manies de bourreau de travail.

Le sujet de conversation dévia sur la fin d'année qui se profilait. C'était toujours une période tendue, entre les vacances de ceux qui passaient du

temps avec leur famille et l'explosion de la demande venant des patients.

Éliane, la responsable de l'accueil du centre médico-psychologique, coupa court à la discussion en poussant la porte, le téléphone à la main.

– Christophe, un appel personnel pour toi. Une certaine Maureen quelque chose.

Il la regarda un instant, les sourcils froncés, avant de soulever son corps de sa chaise. Éliane lui tendit le téléphone en appuyant sur le bouton d'activation du son mode muet. Christophe sortit de la pièce et alla s'enfermer dans la salle qu'il utilisait habituellement pour ses rendez-vous.

– Oui ? dit-il dans l'écouteur.

– Christophe Lefebvre-Ravel ?

– C'est moi.

Une voix féminine, marquée par la nervosité. Il s'assit sur le petit canapé qui servait aux patients et ajusta le téléphone à son oreille.

– On n'a pas réussi à vous joindre sur votre téléphone portable. Désolée de vous appeler sur votre lieu de travail...

– Pardon, mais vous êtes ? coupa-t-il.

– Pardon. Maureen. Une amie de Matthias. Il a eu un accident.

Ses muscles se crispèrent, son esprit lui sembla se figer, comme enfoncé dans la mélasse. Il prit une longue inspiration.

– Vous êtes toujours là ?

– Comment ça, un accident ?

– Accident de moto. Ils ne savent pas exactement ce qui s'est passé mais... il est en vie, confirmant-elle en reprenant conscience de ce qu'elle disait, il est stable. Il s'est réveillé il y a quelques heures. Mais il m'avait mis en numéro à contacter en cas d'urgence, ce con !

Cri du cœur d'une amie proche sous le coup de l'émotion. Christophe n'était pas plus étonné que ça de ne pas être dans les numéros d'urgence de son petit frère. Il pinça l'arête de son nez entre deux doigts et prit à nouveau une inspiration profonde.

– Je ne peux pas toucher à l'administratif et... c'est votre frère. Je sais que ça fait longtemps que vous ne vous êtes pas vus, mais...

– Je vais venir. Donnez-moi l'adresse.

Elle sembla reprendre son souffle à l'autre bout du fil, comme si elle s'était attendue à un refus. Il s'empara d'un stylo et du bloc-notes posé sur le bureau et nota les coordonnées de l'hôpital qu'elle lui dicta soigneusement. Puis...

– Dans quel état est-il ?

La jeune femme laissa planer un silence au bout du fil, puis sembla renifler.

– Les médecins vous en diront plus qu'à nous. Bon courage...

Elle hésita un instant avant de raccrocher. Il posa le téléphone sur le bureau et passa ses deux mains sur son visage pour reprendre ses esprits. Son portable était resté sur la table de son salon ce matin, normal qu'elle n'ait pas pu le contacter plus tôt. Il se redressa, prit la note et sortit rendre le téléphone à Éliane au bureau d'accueil. Il se pencha au-dessus du comptoir.

– Je vais voir si les autres peuvent reprendre mes rendez-vous de l'après-midi, dit-il à voix basse pour ne pas être entendu par les patients en salle d'attente.

– Tout va bien ? Tu es tout pâlot...

– Oui. Je vais juste devoir partir un peu plus tôt.

– Christophe, dit-elle avec sévérité.

– Merci, Éliane, ça va aller.

Il lui offrit un sourire convaincant et rejoignit la salle de repos, où il demanda depuis la porte d'entrée si ses deux collègues avaient des créneaux de libre. Comme Éliane, ils cherchèrent à savoir ce qui le poussait, lui, à quitter le travail plus tôt, mais il balaya les questions comme s'il ne les entendait pas. Il put passer le relais sur les deux rendez-vous les plus tardifs et signala à Éliane qu'il prendrait quand même les deux premiers patients.

Avant toute chose, il fallait qu'il encaisse.

Chapitre 2

Une pluie fine tombait sur la ville lorsqu'il abandonna ses notes et quitta les locaux comme un fantôme. Il enfila sa veste, faisant tinter ses clefs dans une poche intérieure, et monta dans le bus. Debout contre la vitre, il contempla la ville défiler autour de lui, les gens qui marchaient dans la rue, les vitrines illuminées des magasins avec leurs publicités accrocheuses. Les voitures arrêtées aux feux.

Il descendit en remerciant le conducteur et se tint un instant sur le trottoir devant l'arrêt, bousculé par les personnes qui sortaient à sa suite. L'Hôpital central était à quelques pas, désigné par une flopée de panneaux disproportionnés, règles d'accessibilité oblige. Il suivit un moment deux petits vieux sur le trottoir avant de se décider à les dépasser.

L'établissement était un des plus massifs de la ville, un des mieux équipés aussi. Le service des urgences brassait un pourcentage considérable de bobos graves et le centre médico-psychologique avait déjà vu quelques-uns de leurs patients y faire un saut.

Au comptoir d'accueil, une queue de plusieurs visiteurs. Christophe se plaça discrètement derrière une dame qui portait un sac de courses et de ce qui

semblait être des petits cadeaux pour une jeune fille. Les visages des gens autour suintaient une palette d'émotions diluée dans l'ennui et la lumière bleue de leurs écrans de téléphone. Des heures d'attente pour voir quelqu'un, dans un lieu hors du temps, bulle de brassage social et culturel.

La dame à l'accueil le sortit de ses pensées. Il s'avança et s'appuya sur le comptoir.

– Je viens voir Matthias Lefebvre-Ravel. On m'a dit qu'il était arrivé hier en fin d'après-midi.

– Vous êtes ?

– Son frère. Christophe Lefebvre-Ravel.

Elle tapa lentement le nom sur le clavier de son ordinateur, releva les yeux avec un sourire pincé et s'excusa du temps de réponse de la machine. Les réseaux saturés et mal mis à jour ne supportaient pas l'afflux de requêtes. Il patienta en silence. La femme prit son téléphone et porta un appel en interne, répéta le nom du visiteur, raccrocha.

– Au premier étage, première salle d'attente. Quelqu'un viendra vous chercher.

– Merci.

Il s'écarta et prit l'ascenseur réservé au public. Un étage. Une salle d'attente quasiment vide. Il s'assit sur un siège duquel il pouvait observer les allées et venues du couloir, mains posées sur ses genoux. Son aversion profonde pour les hôpitaux n'avait d'égal que la nécessité absolue d'être là, à cet instant précis, à la limite absolue des horaires de

visite. Il respirait lentement. Pas d'horloge dans la pièce. Un regard rapide sur sa montre. Une ombre se profila à l'entrée.

– Monsieur Lefebvre-Ravel ? Suivez-moi.

Il se leva et suivit la femme dans le couloir. Elle s'arrêta un peu plus loin pour discuter en toute tranquillité.

– Je suis le docteur De Luca. Je voulais vous voir rapidement avant, pour vous faire le pitch.

Il hocha la tête et croisa les bras. De Luca ouvrit la pochette qu'elle avait à la main.

– D'habitude, nous essayons de contacter la famille plus tôt que ça, mais vous n'étiez pas directement joignable, donc...

– Je comprends. C'est arrivé hier, c'est ça ?

– L'accident est survenu vers 17 h 30. Il est arrivé ici à 18 h 20, conscient, mais avec de nombreuses contusions et de graves atteintes au niveau des jambes. Je serai directe : le diagnostic de ce côté-là n'est pas optimiste. Il a de grandes chances de ne plus pouvoir remarcher un jour. L'équipe soignante ne compte pas le lui annoncer tout de suite, donc ménagez-le. On peut espérer un miracle...

Christophe ne la lâchait pas des yeux. La médecin parcourait ses notes avec un détachement forcé, peinant à prendre un réel recul par rapport à son patient.

– Le reste est OK. Son casque lui a sauvé la vie. Il n'a pas de souvenirs de l'accident lui-même